

pays. Le dévouement a été à la hauteur du désastre.

## TOULOUSE

On n'a pas souvenir, à Toulouse, qu'aucune inondation eût encore atteint cette hauteur.

La Garonne atteint à son maximum, huit mètres cinquante centimètres, (25½ pieds) au-dessus de l'étiage.

Rien de pareil ne s'était vu depuis 1872, époque à laquelle l'eau envahit l'église Saint-Nicolas—ce que constate une inscription placée au-dessus du buffet des orgues.

500 maisons détruites; 20 ponts emportés; 50 fabriques anéanties; 10,000 personnes sans pain, sans vêtements, sans travail. Les récoltes perdues, à la veille de la moisson. Voilà le résultat du fléau produit par quatre jours de déluge.

LE FAUBOURG SAINT-CYPRIEN.—Dès le matin, l'autorité municipale, activement secondée par l'autorité militaire, qui a mis à sa disposition les troupes de la garnison, avait pris toutes les mesures nécessaires pour amoindrir autant que possible les ravages dont nous menaçait l'inondation. Des digues, des batardeaux étaient construits pour préserver les hôpitaux et les bas quartiers de Saint-Cyprien. Mais la force du courant a tout brisé et renversé.

Les digues auraient-elles résisté, que Saint-Cyprien n'aurait pas été d'ailleurs sauvé. Les eaux, en s'élevant, après avoir couvert la prairie des Filtres, ont envahi le cours Dillon, d'où elles se sont précipitées en cascade dans Saint-Cyprien, qui est en contre-bas. A trois heures, il y avait 1 mètre 50 d'eau dans les rues de Saint-Cyprien, et les communications avec la ville étaient interrompues.

Nous empruntons les lignes suivantes à une lettre écrite le 25 juin, lettre où se trouve l'attristante description du quartier Saint-Cyprien, le lendemain de la catastrophe :

« La décroissance des eaux, commencée ce matin, s'est continuée assez rapidement pendant toute la journée; et, ce soir, la Garonne est à peu près rentrée dans son lit. Tout nouveau danger a, par conséquent, disparu; mais quel spectacle affreux présentent les rives naguères si animées, si vivantes, et maintenant désolées de ce fleuve! Que de ruines accumulées de toutes parts! Sur un fond de vase de 50 centimètres s'étaient des amas de débris, de débris de toutes sortes: meubles, instruments de travail, marchandises, ustensiles de ménage, le tout tordu, brisé, broyé, enchevêtré, pêle-mêle avec des cadavres d'animaux, et, hélas! d'hommes, de femmes et d'enfants. C'est un spectacle lamentable; cela forme des entassements de la hauteur d'un premier et d'un second étage au milieu de la rue. Dans les interstices des débris, des faces livides, broyées par les ruines. Et nous ne voyons pas tout: les odeurs pestilentielles qui s'exhalent de cet immense cloaque révèlent de bien plus grands malheurs. Des centaines de cadavres doivent encore être ensevelis sous ce noir linceul de boue et de détritus. En certains endroits, les rues sont défoncées jusqu'à deux mètres de profondeur.

« La grande rue du faubourg est à peu près intacte jusqu'à la place du Charedon. Les murailles suintent l'humidité, mais elles semblent solides; comme partout ailleurs, du reste, les maisons sont désertes. On sent qu'on entre dans une ville morte. A la place du Charedon apparaissent dans toute leur horreur les ravages de l'inondation. Cette place est jonchée de ruines; la plupart des maisons en bordure se sont écroulées, et dans tous les sens; en se plaçant en face des rues qui y aboutissent, on ne voit également que maisons effondrées.

« Toute une famille, composée de cinq personnes, vient d'être retirée des débris d'un premier étage à moitié écroulé; leurs cadavres se tenaient enlacés dans un suprême embrassement.

« Un homme d'une cinquantaine d'années pleurait dans un coin. Il avait décidé sa femme à se réfugier à Toulouse, alors que la fuite était encore possible, mais, lui, était resté; il n'avait pu se décider à abandonner sa maison, qui était tout son avoir. Dans la nuit, cette maison s'effondra, mais, au craquement des murs, il comprit que la catastrophe était proche; il put sortir à temps et alla se réfugier sur les ruines d'une maison voisine, qui s'était effondrée quelques instants auparavant. Il nous la désigna de la main, et d'une voix étranglée par les larmes, il nous dit: « Sous celle-là il y a quinze cadavres! » Les rues situées à droite et à gauche de la grande rue de Bayonne présentent un aspect plus désolant encore peut-être. On peut dire qu'une maison sur quatre s'est écroulée ou menace ruine, et presque partout, ou à peu près, on a la triste certitude que des victimes sont ensevelies sous les débris.»

Dès que le maréchal fut arrivé à la porte de Saint-Cyprien, un cercle s'est formé autour de lui et il a fait signe aux gendarmes et aux agents de police de laisser approcher.

« Messieurs, a dit le Président de la République, vous avez subi des désastres au-dessus de toute expression. L'Assemblée a déjà voté une allocation; mais, lorsqu'elle connaîtra toute l'étendue de vos malheurs, nul doute qu'elle ne vote le nécessaire; nous ferons tous notre possible afin d'adoucir votre sort.»

Un incident touchant s'est alors produit. Un malheureux inondé, vêtu de ses habits de travail—la seule chose, hélas! qu'il ait pu sauver—couvert de poussière et de boue, s'est avancé spontanément vers le maréchal et lui a tenu à peu près textuellement ce langage :

« Monsieur le Président, vous avez pu voir les malheurs que nous avons subis; la population de Saint-Cyprien a tout perdu et elle est décimée. Père de famille, je parle au nom de tous les pères de famille; nous sommes sûrs que vous vous souviendrez de votre promesse.»

«—Oui, comptez-y,» a répondu le maréchal.

Un autre sinistré s'avance alors, et, adressant la parole au maréchal, il lui demande s'il ne serait pas bon de créer au faubourg un grand établissement industriel, une immense usine, afin de pourvoir aux besoins des ouvriers.

Le maréchal allait sans doute répondre, lorsque M. le maire est intervenu et a dit au chef de l'Etat qu'il le renseignerait sur tout ce qui s'est passé et sur les moyens que l'administration a l'intention de mettre en œuvre, afin de parer à toutes les éventualités.

On découvre à chaque instant de nouvelles victimes sous les débris à Saint-Cyprien. Les corps sont immédiatement enveloppés dans un drap blanc et portés par quatre artilleurs dans un fourgon situé à la tête du pont, du côté de l'hospice. Ils sont inhumés dans la journée au cimetière de Terre-Cabade.

La misère est horrible, hideuse, dans cette malheureuse ville, malgré les efforts faits pour la soulager. Les ouvriers sans pain, sans travail, sans asile, entourent le Capitole, sollicitant des secours.

Des omnibus circulent dans les rues pour recueillir les dons en nature en faveur des inondés.

Sur ces omnibus, se trouvent un tambour et un trompette qui donnent le signal du passage.

A côté d'eux, sont des employés de la marine qui recueillent les dons. Ces dons sont très-nombreux. Tout le monde se fait

un devoir de remettre quelque chose au quêteur s.

LES DÉVOUEMENTS.—On pourrait faire, à la suite du récit de tant de malheurs, un chapitre presque consolant qui serait intitulé «le chapitre des dévouements.» Il y a des traits admirables à raconter.

On a vu une femme, Mme. Bougnot, sauver un homme et deux enfants qu'elle est allée chercher en franchissant, de toiture en toiture, cinq maisons.

Le moulin de Crouzilles, faisant suite au moulin Vernet, s'est écroulé. Six personnes, le mari, sa femme, deux garçons et une petite fille, se trouvaient dans le moulin quand l'eau fit irruption. Ils montèrent sur le toit. Le mari, pour éviter de sombrer avec la toiture, prit les garçons avec lui et nagea pour gagner le bord, mais le courant l'entraîna et il ne tarda pas à disparaître avec ses deux enfants.

La pauvre mère resta seule avec sa petite fille. Elle voulut gagner la rive, mais en vain. Sa petite fille mourut de froid dans la nuit. Une poutre lancée par le courant l'enleva de ses bras.

Les deux sauveteurs Dellac et Lapenne, la recueillirent, après avoir couru mille dangers pour arriver jusqu'à elle, et découvrirent dans le ramier, sur un arbre, un malheureux qui s'y trouvait depuis quarante-huit heures et appelait au secours.

Rien de plus touchant que la rencontre du Président et de la sœur Pellegrin, supérieure de l'hospice de la Grave. Il a fallu presque user d'un stratagème pour amener la bonne sœur à accepter d'être présentée au maréchal. La présentation a eu lieu à l'Hôtel-Dieu. La sœur Pellegrin était entourée de tout le personnel de l'hôpital général. Elle s'est modestement avancée vers le maréchal-président. Celui-ci l'a immédiatement reconnu. « Mais, ma sœur, lui a-t-il dit, je vous reconnais. C'est vous qui avez si bien soigné mes braves soldats à l'hôpital militaire du Gros-Caillou, lors de l'épidémie de 1855? » La sœur Pellegrin s'est inclinée en rougissant. C'était elle, en effet, qui à cette époque, se dévouait, au Gros-Caillou, comme elle vient de se dévouer et comme elle se dévoue chaque jour à Toulouse.

Il faut mentionner spécialement le personnel de l'hospice et les élèves de l'Ecole de médecine qui étaient presque tous à l'hôpital, soignant les malheureux inondés.

Dans la salle des blessés, à l'Hôtel-Dieu, est un jeune homme qui a reçu une forte entaille au pied et qui, à lui seul, a sauvé soixante personnes.

Le *Journal de Lot-et-Garonne*, auquel nous empruntons ces renseignements, raconte en ces termes une scène des plus émouvantes qui s'est passée jeudi dans l'après-midi sur le boulevard de la gare à Agen :

Vers deux heures, au moment où la crue surprenait violemment ce quartier, un militaire du 9<sup>e</sup> de ligne qui aidait le propriétaire du bazar de Dijon à déménager, voulut traverser le côté de la route où se trouvait une partie de son régiment pour se préserver; mais le courant était devenu tellement rapide qu'il fut entraîné et s'accrocha à un arbre de l'avenue.

Au-sitôt des gendarmes, des soldats et d'autres personnes présentes coururent chercher une barque pour voler au secours de ce malheureux. Vains efforts. Impossible d'avancer. Le commandant de la gendarmerie Massol et le capitaine Devosse donnèrent l'exemple en se précipitant à cheval à travers les flots; mais ils faillirent être victimes de leur courage, car le courant commençait à entraîner leurs chevaux qui n'ont pu reprendre pied qu'après des efforts inouïs.

C'est alors que le nommé Jean Boé, cordonnier, rue Lagasse, proposa de se mettre à la nage, s'étant fixé une corde autour du corps, et se dirigea d'arbre en arbre; mais,

au moment d'atteindre celui qui portait le militaire, il perdit ses forces. Et voilà deux hommes à délivrer au lieu d'un! Il était quatre heures. Deux courageux citoyens, MM. Prouzet fils et Dominique Larouge, montèrent dans une embarcation et se dirigèrent vers les deux naufragés qui avaient de l'eau jusqu'aux épaules. Au moment où ils atteignaient, la barque chavira. Larouge se sauva en nageant; mais Prouzet fils s'accrocha aux branches d'acacias. Et voilà trois personnes en danger de mort!

Ces pauvres gens criaient: Sauvez-nous! Sauvez-nous! Ils allaient disparaître, quand deux barques montées par d'habiles et courageux marins, apparurent sur les lieux et parvinrent, après une terrible lutte contre le courant, à recueillir les trois naufragés presque mourants et dont les angoisses avaient duré quatre heures.

On ne saurait avoir trop d'éloges pour le clergé de Toulouse, dont presque tous les membres s'en sont allés porter l'absolution aux mourants au péril de leur vie. Les pères de Saint-Nicolas ont donné asile dans leur établissement à un nombre considérable de personnes, et ont puissamment contribué au sauvetage. On les voyait, dans l'eau jusqu'à mi-corps, transportant sur leur dos les inondés. M. II.

## Après le Bain

Ou courent-elles ainsi ces promeneuses élégantes, les cheveux au vent, l'écharpe sur le bras? Elles vont sans savoir où le long de la grève, foulant de leur pied cambré le sable fin de la plage, et respirant à pleins poulmons, la brise fortifiante et l'air salin de l'océan.

On sait que sur les méthodes hygiéniques à suivre après le bain, la faculté est divisée.

Quelques médecins préconisent le repos; d'autres recommandent l'exercice. Nos baigneuses ont opté pour ce dernier mode de traitement. L'inévitable réaction qui suit le bain marin opère: une douce chaleur s'étend du centre à la périphérie du corps; les organes stimulés acquièrent une énergie nouvelle, et l'estomac excité a des appétences féroces.

Ce sont là les sensations qu'éprouvent nos baigneuses.

Une promenade de vingt minutes, puis la toilette de la matinée, et cela fait, le déjeuner que l'on expédie comme celui d'un lendemain de carême.

## La Bouquetière

Cette jeune fille au costume mi-campagnard et mi-bourgeois, et dont une rose fixée dans les cheveux fait ressortir les traits jeunes et charmants, est une bouquetière de profession.

Elle habite aux alentours de la ville, où elle vient chaque jour vendre le printemps en détail.

Ce sont les belles dames, les jeunes élégants qui forment sa clientèle, et lui achètent sa marchandise parfumée.

Une fois ses patrons ordinaires servis, elle court de par les places et les rues, son panier d'une main, un frais bouquet de l'autre, tenter les passants. On la voit le plus souvent près des avenues, sur les promena des, dans les quartiers aristocratiques, offrir soit des violettes aux senteurs délicates, des pensées aux pétales de velours, des roses aux couleurs vives, aux parfums pénétrants, des mugets aux clochetons d'ivoire, soit des boutons d'or étincelants, des marguerites aux blanches colerettes, l'azur des bluets ou la pourpre du géranium, etc. La journée finie, elle rapporte sa recette au logis, puis arrose les fleurs qu'elle doit moissonner le lendemain pour la joie et le plaisir des habitants de la ville.

A. ACHINTRE